



**HAL**  
open science

## Avoir des ailes aux pieds

Isabelle Pariente-Butterlin

► **To cite this version:**

| Isabelle Pariente-Butterlin. Avoir des ailes aux pieds. 2018. hal-01794782

**HAL Id: hal-01794782**

**<https://hal.science/hal-01794782>**

Submitted on 17 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Phi'club

11 avril 2018

Avoir des ailes aux pieds,

Isabelle Pariente-Butterlin

Aix-Marseille Université, I.H.P., E.A. 3276

Avoir ...

Avoir échappe en général à l'analyse philosophique ; le concept ne s'est jamais trouvé en son centre, comme *être* qui occupe une place centrale. On sait bien, et on le sait depuis bien longtemps, qu'être se dit en plusieurs sens ; mais qu'en est-il d'avoir ? Il semble bien qu'il pose des problèmes similaires et inexplorés, qu'il se dise en plusieurs sens, qu'il puisse connaître des degrés différents. On se demande si « Socrate est assis » comme « Socrate est un homme » et de la même manière, propriété essentielle contre propriété accidentelle, puisque Socrate peut plus facilement se relever que cesser d'être un homme, et qu'il me surprendra moins de lui qu'il se relève qu'il ne me surprendrait qu'il cesse d'être un homme.

Des variations analogues semblent pouvoir se mettre en place à propos de l'avoir. Il faudrait ne pas oublier de se demander si c'est dans le même sens d'avoir qu'on dire que :

- on a froid, sommeil ou trop chaud, peur de prendre la parole ;
- on a trois ans ou quatre-vingts printemps ;
- on a de grands pieds ou des oreilles en feuille de chou ;
- on n'a plus rien sur son compte ou une immense fortune personnelle.

C'est ici la multiplicité et la variété des occurrences et peut-être des rôles de l'avoir qui est surprenante et qui demande que nous la regardions plus attentivement.

Peut-on avoir une idée (immatérielle) comme on a une collection de coquillages (matériels) ; en quel sens a-t-on froid ou les cheveux longs ? C'est à cette dernière occurrence de l'avoir que nous nous intéresserons ; nous allons nous demander ce que c'est que « d'avoir la tête dans les nuages » ou « d'avoir des ailes aux pieds ». Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'avoir des ailes aux pieds et la tête dans les nuages soient des postures comparables, au moins en ce qu'elles interrogent le rapport entre l'être et l'avoir. Il n'est pas sûr qu'il faille avoir des ailes aux pieds pour avoir la tête dans les

nuages ni la tête dans les nuages pour avoir des ailes aux pieds, mais ce sont là des postures, des dispositions de nos êtres, qui se placent dans un certain rapport au monde et qui s'insèrent ainsi en lui d'une certaine manière que nous allons préciser et distinguer.

Le rapport peut se nouer, et doit s'explorer, entre l'avoir et le corps, puisqu'il est ici question de cela, avoir la tête dans les nuages, et avoir des ailes aux pieds, mais on dit aussi simplement qu'on n'a pas trois bras, ou qu'on a un grand cœur, et ici on passe du corps aux qualités morales avec une facilité déconcertante. Remarquons aussi que ce qu'on n'a pas (on n'a pas trois

bras, ou un grand estomac) nous définit tout autant que ce qu'on a (on a la main verte ou le pied marin).

Mais sommes-nous notre corps ou avons-nous un corps qui est le nôtre, ou tout simplement n'y a-t-il pas lieu de faire ici de différence entre l'être et l'avoir ? Le principe semble bien acquis que ce corps est le nôtre, puisque le droit le protège et protège notre rapport à lui, qu'il renforce. C'est ce qu'on appelle le principe de l'*Habeas Corpus* : littéralement, que tu aies ton corps. Ce qui semble indiquer deux choses, d'une part qu'il faille protéger ce rapport entre le sujet et son corps, qu'il faille le renforcer, comme si tout n'allait pas de soi ici, puisque le droit le prend en charge, et le renforce, le protège, mais aussi, encore une fois, qu'il y a un lien essentiel entre l'être et l'avoir. Si le droit se préoccupe du rapport du sujet à son corps, c'est qu'il y a là sans doute quelque chose d'essentiel et de fragile tout à la fois, du moins quelque chose qui peut être mis en danger.

Encore faut-il poser la question de la dimension essentielle ou accidentelle de ces propriétés que nous portons (et peut-être porter est-il ici un terme plus juste qu'avoir) ; est-il accidentel ou essentiel d'avoir la tête dans les nuages ? Puis-je cesser de l'avoir, y revenir parfois, ne pas y être toujours ? Et si je suis porteur de ces ailes aux pieds, cela me définit-il, cela entre-t-il dans mon être même ou bien tout cela est-il au fond un peu extérieur à ce que je suis. Nous nous tenons en équilibre entre l'avoir et l'être, l'essence et l'accident, et c'est à cela que nous allons nous essayer.

... des ailes aux pieds

On peut, paraît-il, selon les poètes (je dis les poètes pour n'être pas accusée de citation, ce qui est une ruse qui ne trompe personne), avoir des cheveux bleus, ou bien mille ruses (ce n'est donc pas mon cas), ou encore des ailes aux pieds (ce n'est pas non plus mon cas). Je m'intéresserai aux ailes aux pieds, que nous n'avons pas. Que nous ayons l'une ou l'autre de ces épithètes poétiques et oniriques, ou simplement un sourire franc ou un rire communicatif, ou encore l'oreille absolue, notre identité se décline à travers tout l'éventail de ces propriétés qui sont peut-être remarquables.

Ce sont elles qui dessinent notre silhouette, jusqu'à la rendre reconnaissable pour les autres, voire reconnaissable au premier coup d'œil, en sorte que notre être tout entier semble se resserrer, s'épurer sur une seule des propriétés qui sont les siennes. Comme dans la saisie qu'en ferait un peintre s'il lui était donné de faire notre portrait. Ce que saisit le peintre quand il trace un portrait est

peut-être davantage encore des épithètes de son sujet que le sujet lui-même. Je soutiendrais volontiers que les peintres saisissent au vol des épithètes, et je m'interrogerai donc d'abord et avant tout sur ce qui permet le vol et l'envol, avoir des ailes aux pieds ou des sandales ailées.

Faut-il souhaiter ou regretter que notre identité soit toute entière saisie par un adjectif qui pourrait nous distinguer des autres mais aussi nous figer et nous réduire à n'être que ce que nous sommes, et peut-être à arrêter le mouvement du devenir ? Car si nous sommes ce que nous avons à être, aucun problème mais si nous devenons ce que nous sommes, il y a là un arrêt sur image qui est un peu regrettable. Il semble du moins que ce mouvement soit quelque peu inévitable, que nous le recherchions ou non, que nous l'accompagnions ou que nous y ayons réticence, et ce ne sont pas nécessairement ceux qui sont les plus proches de nous qui nous attribuent ces épithètes.

Concentrons-nous sur les ailes que nous n'avons pas, que nous voudrions bien avoir aux pieds, un peu n'importe quand et surtout en temps de grève, et qu'à l'évidence nous n'avons pas, nous retombons sur le sol, lourdement, après avoir rêvé d'envol. Est-il d'autre moyen, pour avoir des ailes aux pieds, que d'avoir des sandales ailées, que nous n'avons pas non plus puisqu'elles sont celles d'un dieu, Hermès pour ne pas le citer. Hermès n'intervient pas ici au titre d'une marque de sandales hors de prix, mais bien plutôt parce qu'à la course, messager des dieux, il devait être imbattable; il est en outre difficile de les lui voler puisque lui-même était dieu des voleurs, et sans doute donc très au fait de tous les stratagèmes utilisables. Je comprends bien que les dieux en fait leur messager ; même si nous pouvons nous réjouir de l'instantanéité de nos messages électroniques, qui sans. Si Achille est connu pour avoir des pieds légers, quelles sont cependant ses chances contre Hermès qui a des ailes aux pieds ? Nous ne sommes pas de taille à rivaliser, ni avec un héros ni avec un dieu.

La question pour nous demeure donc entière et toute entière étrange. Quelle qualification trouverons-nous pour traverser le monde comme nous le devons et comme nous l'entendons ? Si pour avoir une course légère, il fallait avoir des ailes aux pieds, voici qui nous écarterait tous dès les éliminatoires ; nous ne pourrions conserver plus aucune chance d'aller en finale et nous serions disqualifiés d'emblée ...

Avoir des ailes aux pieds réussit alors la saisie de l'essence : avoir des ailes aux pieds, c'est être par essence et par excellence le messager, celui qui fait le lien, parfois entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts, mais qui aussi échappe et s'échappe, et vers l'ombre duquel se tournent aussi les voleurs. Parce qu'il a des ailes aux pieds, Hermès est, parfois psychopompe, il conduit les âmes, parfois dieu des voleurs. Et ici l'avoir rejoint l'être. À quoi bon avoir des ailes aux pieds sinon pour accomplir et mener à bien, c'est-à-dire jusqu'à bon port, son rôle de messager ? « Être le messager de ... » est par excellence une propriété relationnelle, celle qui assure les liens entre les uns et les autres, et assurément cette propriété relationnelle existe puisqu'elle a même un dieu, le dieu Hermès. Et encore une fois, je ne fais pas de placement de produit.

Il est facile d'identifier, précisément à ses ailes aux pieds, qui rendent sa marche légère, le messager des dieux, lui-même dieu des voleurs et passeur des âmes, Hermès psychopompe. Le problème que nous entrevoyons est qu'il n'y a peut-être pas qu'Hermès qui ait des ailes aux pieds ; on a de bonnes raisons de penser, malheureusement, que la rumeur et la calomnie en ont aussi. C'est d'abord rumeur légère, un petit vent rasant la terre. Puis doucement, Vous voyez calomnie Se dresser, s'enfler, s'enfler en grandissant. D'absurdes fictions Font plus d'une blessure Et portent dans les cœurs Le feu, le feu de leurs poisons. Le mal est fait, il chemine, il s'avance ; De bouche en bouche il est porté Puis *riforzando* il s'élançe ; C'est un prodige, en vérité. Mais enfin rien ne l'arrête, C'est la foudre, la tempête. Un *crescendo* public, un vacarme infernal Un vacarme infernal Elle s'élançe, tourbillonne, Étend son vol, éclate et tonne, Et de haine aussitôt un chorus général, De la proscription a donné le signal Et l'on voit le pauvre diable, Menacé comme un coupable, Sous cette arme redoutable Tomber, tomber terrassé », comme le dit la chanson, qui en l'occurrence est un air d'opéra.

Il est donc à souhaiter que tout n'ait pas des ailes aux pieds.

Si pour marcher d'un pied léger, il faut avoir des ailes aux pieds, nous rencontrerons en outre un problème d'équilibre qui vient dupliquer celui que nous avons simplement pour marcher. L'enfant apprend la chute en même temps que la marche, corrige la chute dans la marche et se retient à une main secourable jusqu'à pouvoir la lâcher. Avoir des ailes aux pieds vient-il simplifier la marche ou démultiplier la difficulté du geste ? Car il est impossible d'être sûr, avant de les essayer, que la posture imposée par les sandales ailées soit ergonomique. On le sait, on le sent, parfois on l'expérimente, la marche est un déséquilibre constamment corrigé. La chute qui menace à chaque pas est presque toujours arrêtée, corrigée, mais si elle est corrigée, c'est par un autre déséquilibre, que nous arrêtons lui aussi, toujours aux bords de la chute, par un autre déséquilibre, lui aussi arrêté, au point que le mouvement en équilibre se décompose en une suite de déséquilibres arrêtés.

Je reformule la difficulté pour en prendre la mesure. Il faut croire que, si c'est ainsi, nous avançons sur le sol, qui nous porte et ne nous porte pas, pendant que nous avançons et que nous n'avançons pas, que nous chutons et que nous ne chutons pas. C'est donc ainsi que la flèche de Zénon vole et ne vole pas si elle doit passer, pour aller de A à B, par le milieu entre A et B, et appelons le C, et donc par le milieu entre A et C, appelons le D, et ainsi de suite à l'infini ... Aussi l'action de marcher devant la Grèce philosophique toute entière réunie est-elle plus acrobatique, plus vertigineuse qu'il n'y paraît. Certes il a suffi de traverser l'espace de la scène pour établir (ou rétablir) que le mouvement est possible, il n'en faut pas davantage, il suffit de se lever et de sortir, mais l'exercice est bien moins simple qu'il n'y paraît : il faut rattraper une infinités de chutes et de déséquilibres possibles. S'il faut imaginer Sisyphe heureux, il faut imaginer le marcheur en équilibre constamment retrouvé, rattrapé et donc en équilibre défaillant, et donc aussi en déséquilibre ; tout équilibre se compose essentiellement de déséquilibres qu'il faut toujours rattraper ...

C'est ici que les sandales ailées d'Hermès, si elles sont bien équilibrées, à la condition toutefois qu'elles soient bien équilibrées, lui permettent un mouvement plus sûr et plus fluide, celui que nous cherchons. Les peintres ont cherché comment les représenter, où les placer, comment les accrocher

aux sandales pour lui assurer le mouvement le plus fluide possible. Ne nous y trompons pas : nous ne pouvons pas avancer dans le monde si rien ne nous y porte, si nul artefact, nul élan, nulle attention ne soutient nos pas, si aucun pont ne relie entre eux des espaces. Les ailes aux pieds sont-elles nôtres ? Il peut nous être à chaque instant durement rappelé que nous sommes des hommes, et non des dieux ; il peut nous être rappelé que la pesanteur nous aspire. Il arrive qu'elle nous rabatte face contre terre, et que pour cette raison il faille en rabattre de nos prétentions, courber l'échine. Les vents souvent nous sont contraires.

Il arrive parfois, il est impossible de le nier, que nous soyons frôlés par une grâce telle que, même si les vents nous sont contraires, sans nous en arrêter au vertige qui pourrait nous saisir, nous sommes capables, parce que nous avons des ailes aux pieds, de traverser le temps et l'espace avec des ailes aux pieds. Il doit y avoir là quelque chose de joyeux. Avoir des ailes aux pieds demande, et bien en user, demande de maîtriser exactement le geste, de l'accomplir à la perfection, et avec un sens de l'à *propos*. Il ne suffit pas d'avoir de l'élan, il faut le prendre au bon moment, et n'aller pas trop loin, retenir les chutes et rebondir, chaque fois qu'elle nous menace et pourrait nous arrêter. Et c'est alors que se déchire le voile qui parfois recouvre le monde, parce que le mouvement soudain est joyeux. Souvenons-nous qu'être en vie, c'est être en mouvement, et le mouvement s'accomplit d'autant mieux qu'il est joyeux.

Il ne suffirait pas d'avoir des ailes aux pieds ; encore faudrait-il maîtriser le mouvement, le commencer au bon moment, et le finir au bon moment. Il faut comme partout saisir le *kairos*, s'élancer et s'arrêter lorsque le monde est prêt à soutenir notre mouvement, à l'accueillir, à le permettre tout simplement. Si Hermès a des sandales ailées, nous ne pouvons pas rivaliser avec lui, nous ne pouvons de toutes façons pas rivaliser avec lui. Nous ne pouvons qu'adapter notre mouvement au monde, trouver dans le monde les moments de le faire passer, de le commencer, de nous lancer, pour le décollage, et les lieux où le terminer, atterrir, nous reposer sur la surface du monde, pour l'atterrissage. On sait qu'en volant ce sont les deux moments les plus délicats, ceux qu'il faut le mieux négocier le plus habilement. Pour le reste les vents nous porteront.

Le constat est donc tout en demi-teinte : nous n'avons pas d'ailes aux pieds, ni même des sandales ailées, Hermès ne nous prêtera pas les siennes, il est exclu de les lui voler. L'artéfact pourtant serait bien utile, s'il n'était le dieu des voleurs, je le reconnais, on les lui volerait volontiers, mais il paraît plus prudent de renoncer à cette idée. Ainsi donc nous voilà, luttant contre la pesanteur. Nous ne cessons de lutter contre la pesanteur, la nôtre, celle de notre corps, celle de notre esprit, de nos idées tout aussi pesantes et lourdes que nos pas sur le sol. Il n'est pas d'autre solution que de nous en donner et de nous comporter comme si nous en avions. Il reste à faire *comme si* qui est la pirouette philosophique par excellence, celle qui permet de rejoindre le réel. Il reste donc, quel que soit le mouvement que nous ébauchons, à trouver le bon moment, à viser l'ici et le maintenant qui permettent de le réussir et le soutiendront, jusqu'à son accomplissement. Nous autres pauvres mortels, n'avons pas d'autres ailes aux pieds possibles que la saisie attentive et habile du moment opportun, du *kairos*. Et à faire *comme si* nous avions des ailes aux pieds.

